

Les Nouvelles
de
L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(Editions F.-X. de Guibert) 3, rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

"Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main."

J. Carmignac

n°17 - février 2003

Editorial

Le martyr de celui qui va à contre-courant

- 1...Editorial « Le martyr de celui qui va à contre-courant », par Geneviève Esquier.
- 3...Des origines hébraïques des quatre Evangiles (à travers 3 exemples : Mt 6, 1 ; Mt 5, 22 ; Mt 15, 21), par Francis Marion.
- 4...A propos de la position des Linges, par Jeanne Ducatillon.
- 5...L'Evangile de Marc, souvenirs de Saint Pierre ? Les Actes des Apôtres vers 60-62, donc l'Evangile de Luc vers 58-60, par l'abbé Carmignac.
- 7...Remarques sur la méthode historico-critique, par Bertrand Rickenbacher.
- 8...L'enseignement catéchétique en question : le Ressuscité, par L. Elmlinger et M.-C. Ceruti.
- 11..Prison Mamertine, où, selon la tradition, Jugurtha, Aristobule, Vercingétorix... ainsi que Saint Pierre et Saint Paul, furent emprisonnés.

Entre la démarche de celui qui cherche la Vérité et celle de celui qui s'ingénie à démontrer que toute vérité est relative, il y a un abîme, un gouffre : la première est un chemin pour découvrir la splendeur du Vrai, ce Dieu qui est Trinité d'Amour ; l'autre construit une piste balisée de semi-lueurs, souvent subjectives et ectoplasmiques, et « leur nom est légions ».

Or il est préoccupant, quand on cherche aujourd'hui des informations sur Claude Tresmontant ou l'abbé Jean Carmignac dans des ouvrages de référence tel par exemple *Théo, L'Encyclopédie catholique pour tous*, de découvrir que leurs noms n'y figurent pas, tandis que ceux de Karl Barth ou de Rudolf Bultmann, ainsi que des extraits de leurs œuvres, y sont cités à plusieurs reprises.

Car malgré sa belle et pénétrante approche de Jésus vrai Dieu et vrai homme, rappelons tout de même que le credo de Barth est d'abord calviniste. Quant à celui de Bultmann, autre Réformé, il conduit carrément à une lecture relativiste de la Vérité Révélée ! En effet, faut-il le rappeler, Bultmann s'applique essentiellement à démontrer - comme le reconnaît d'ailleurs *Théo* - que l'Écriture sainte serait mythique et nécessiterait une « démythologisation existentielle » : la vérité évangélique se construirait uniquement à partir de l'histoire et du vécu de chacun, sans référence possible à l'historicité concrète d'un Jésus Verbe Incarné de Dieu. Cette façon de rendre subjective, parce que uniquement existentielle, toute vérité de foi, est l'un des aspects du relativisme, cette véritable maladie actuelle de l'intelligence philosophique dénoncée à plusieurs reprises par le cardinal Joseph Ratzinger, Préfet de la congrégation pour la Doctrine de la Foi, notamment dans le document *Dominus Iesus* où il écrit « La pérennité de l'annonce missionnaire de l'Eglise est aujourd'hui mise en péril par des théories relativistes qui entendent justifier le pluralisme religieux non seulement *de facto* mais aussi *de jure* (en tant que principe) ».

Une autre conséquence grave du relativisme *de jure* de Bultmann est le fait de séparer la foi en Dieu, d'une adhésion personnelle à Jésus, Fils de Dieu incarné dans une chair humaine. Autrement dit, c'est là ne pas croire au mystère de l'Incarnation, mystère central de notre foi.

D'ailleurs, que ce relativisme s'exprime de façon rationaliste, par une entreprise de « démythologisation » ou par les spiritualités multiformes et subjectives de la constellation « new age », il est frappant de constater à quel point c'est toujours le mystère de l'Incarnation que l'on atteint et que l'on nie.

Comme l'a pourtant rappelé le pape Jean-Paul II dans *Novo millennio ineunte* : « Si aujourd'hui, avec le rationalisme répandu dans de nombreuses sphères des cultures contemporaines, c'est surtout la foi en la divinité du Christ qui fait problème, dans d'autres contextes historiques et culturels on a eu plutôt tendance à réduire ou à faire disparaître le caractère concret et historique de l'humanité de Jésus. Mais, pour la foi de l'Eglise, il est essentiel et imprescriptible d'affirmer que vraiment le Verbe « s'est fait chair » et qu'il a assumé toutes les dimensions de l'humain, sauf le péché (§ 22). »

Pourquoi le mystère de l'incarnation est-il central ?

Dans la même Lettre apostolique, au § 23, le pape explique : « dans le mystère de l'Incarnation sont posées les bases d'une anthropologie qui peut aller au delà de ses propres limites et de ses propres contradictions pour aller vers Dieu lui-même ». L'Incarnation historique du Fils, en nous libérant de nos limites propres nous libère bel et bien en même temps de nos tentations relativistes, nous ouvrant la voie vers la Vérité et la Vie. Dans la Lettre « Rosarium Virginis Mariae », le pape le redit : « En Jésus, Dieu a voulu prendre des traits humains. C'est à travers sa réalité corporelle que nous sommes conduits à entrer en contact avec son mystère divin (§ 29) ». C'est bien pourquoi l'Eglise enseigne, affirme et proclame contre vents et marées, la vérité objective de l'Ecriture et l'historicité concrète de l'Evangile du Christ, vrai Dieu et vrai homme :

-- « En restant ancrés dans l'Ecriture, nous nous ouvrons à l'action de l'Esprit, qui est à l'origine de ces écrits, et au témoignage des Apôtres qui ont fait la vivante expérience du Christ, le Verbe de vie, qui l'ont vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles, touché de leurs mains. Par leur intermédiaire, c'est une vision de foi qui nous parvient, soutenue par un témoignage historique précis. », lit-on sous la plume du pape au § 17 de *Novo millennio ineunte* ;

-- ou encore : « Toujours et partout l'Eglise a tenu et tient l'origine apostolique des quatre Evangiles. Ce que les Apôtres, en effet, sur l'ordre du Christ, ont prêché, par la suite eux-mêmes et des hommes de leur entourage nous l'ont - sous l'inspiration divine de l'Esprit - transmis dans des écrits qui sont le fondement de la foi, à savoir, l'Evangile quadriforme selon Matthieu, Marc, Luc et Jean.

Notre sainte Mère l'Eglise a tenu et tient fermement et avec la plus grande constance, que ces quatre Evangiles, dont elle affirme sans hésiter l'historicité, transmettent fidèlement ce que Jésus le Fils de Dieu, durant sa vie parmi les hommes, a réellement fait et enseigné pour leur salut éternel, jusqu'au jour où il fut enlevé au ciel. », lit-on aux § 18-19 de la constitution dogmatique *Dei Verbum*, du concile Vatican II. Or, qu'ont prétendu d'autre - et réalisé ! - les travaux d'un Claude Tresmontant ou d'un Jean Carmignac, sinon chercher avec la plus grande rigueur à montrer l'historicité des Evangiles ? Comment comprendre leur marginalisation autrement que dans la lumière donnée à Tor Vergata, aux jeunes rassemblés en août 2000 par Jean-Paul II qui les appelait à témoigner de leur fidélité à la vérité « comme un nouveau martyr : le martyr de celui qui est appelé à aller à contre-courant » ?

Est-il nécessaire de faire observer combien, actuellement, le plus sûr rempart contre les fausses spiritualités et la multiplication des sectes est d'abord la reconnaissance et la proclamation de l'historicité de l'Incarnation du Verbe de Dieu : le Christ Jésus, vrai homme et vrai Dieu.

Geneviève Esquier

Nous avons l'immense regret de faire part à nos adhérents du retour à Dieu de Madame Luciani, épouse du Professeur Antoine Luciani, membre de notre conseil d'administration. Elle s'intéressait elle aussi à nos activités car elle était une grande chrétienne.

Nous prions notre ami d'accepter nos condoléances émues et l'assurons de nos prières et de notre affection.

Des origines hébraïques des quatre Evangiles

Comme nous l'avions annoncé, voici quelques passages de l'allocution tenue par Monsieur Marion à notre Assemblée Générale du 28 septembre 2002. Il a bien voulu en revoir lui-même le texte. Nous avons dû, faute de place, y faire de nombreuses coupures mais nous promettons d'en publier d'autres extraits dans les prochains numéros. Nous avons d'ailleurs le plaisir d'annoncer que son livre, contenant toutes ses découvertes passionnantes, paraîtra aux Editions F.-X. de Guibert avant fin 2003.

Monsieur Marion vient d'être hospitalisé. Nous demandons à nos amis de prier pour lui. Son arrivée dans notre association ne peut être considérée que comme providentielle, et nous avons vraiment besoin de lui.

Avant toutes choses, il est bon, je pense, que je commence par me présenter ; d'une part c'est mieux élevé, d'autre part cela vous éclairera sur ma démarche intellectuelle.

J'étais officier de cavalerie. En tant que cavalier, j'étais spécialisé dans la recherche du renseignement, en particulier à la division Leclerc.

Dans la suite de ma carrière militaire, j'ai été spécialement orienté vers le renseignement. Cette orientation m'a d'une part amené à l'étude de certaines langues, mais, surtout, elle a suscité et développé en moi une hypersensibilité extrême à la moindre anomalie que ce soit sur le terrain, que ce soit dans les comportements, les faits, que ce soit enfin dans les textes et les écrits et lorsque ultérieurement j'ai relu avec attention les Saints Evangiles, j'ai été « accroché » par diverses bizarreries, plus ou moins patentes, pouvant aller parfois jusqu'au non-sens total.

Prenons tout de suite un exemple très simple :

Au chapitre 6 de Matthieu (Mt 6, 1), le texte grec, suivi par la majorité des versions, fait dire au Seigneur : « *Gardez-vous de pratiquer votre justice devant les hommes afin d'être vus par eux... lors donc que tu fais l'aumône, ne fais pas sonner de la trompette devant toi* ». Il y a là une certaine distorsion ; la notion de justice et l'aumône qui est ensuite mentionnée ne se situent pas sur le même registre. Certains traducteurs y ont été sensibles et ont remplacé le mot *justice* par *religion*, ou, *piété*. L'explication de ce petit problème de traduction est bien simple ; il y a eu confusion par le traducteur grec de deux mots hébreux extrêmement ressemblants, צֶדֶק (tsèdek) signifiant *justice* et צְדָקָה (tsèdakah), ou צִדְקָה (tsidekah) en araméen : *charité*. Le texte évangélique est donc à lire ainsi : « *Gardez-vous de pratiquer votre charité devant les hommes afin d'être vus par eux... lors donc que tu fais l'aumône, ne fais pas sonner de la trompette devant toi*. »

De telles fautes ou imperfections de traduction, plus ou moins graves, nous en trouvons tout au long des quatre Evangiles. Ne jetons pas la pierre à leurs auteurs, leur tâche n'était pas simple. Elles attirèrent de plus en plus mon attention ; au début je les notais au passage et plaçais les fiches dans un dossier pour ma documentation personnelle, ou, éventuellement, en vue d'une petite publication ultérieure. A la longue, cependant, elles atteignirent un nombre tel qu'il m'apparut absolument nécessaire que fût reprise intégralement et avec une minutie extrême la traduction des quatre Evangiles. J'ai fini par me décider, je serais tenté de dire – par me résigner –, à prendre à mon compte cette tâche que j'estimais fort au-dessus de mes moyens, mais cela après un bien long débat intérieur : D'une part une excessive prudence s'impose lorsque l'on se réfère à un texte original, certes visiblement sous-jacent, mais qu'hélas on ne possède pas. D'autre part j'éprouvais devant une telle responsabilité une crainte révérencieuse comparable à celle d'un lapidaire qui devrait repolir le plus merveilleux de tous les diamants du monde.

[Monsieur Marion donne plusieurs exemples « de ces passages posant des problèmes d'interprétation].

Au chapitre 5, Matthieu (Mt 5, 22) nous présente le Seigneur disant : « *Celui qui dira "racca" à son frère sera passible du Sanhédrin.* » Ah, ce fameux et mystérieux "racca" ! Faute de le comprendre, bien des traductions le laissent subsister tel quel. D'autres, s'inspirant du contexte, nous proposent un pittoresque échantillonnage de noms d'oiseaux allant de « imbécile » dans la TOB à « crétin » dans la Bible de Jérusalem, en passant par « vaurien » pour Luther. Et, pourtant, c'est tellement simple ! Il existe un mot hébreu רָשָׁע (racha) qui signifie *pécheur*. Le traducteur grec, ne le comprenant pas, l'a simplement transcrit, mais notre son « ch », le שׁ (šin) hébreu, étant absent de la phonétique grecque, il l'a remplacé par le son « k » (le kappa grec).

Au chapitre 15, (Mt 15, 21) nous trouvons, comme en bien d'autres endroits des Evangiles, l'expression « Pays de Tyr et de Sidon » ; c'est la traduction littérale de la locution hébraïque désignant la Phénicie אֶרֶץ-צוֹר-וְצִידוֹן (èrèts Tsor vé Tsidone). Si les Evangiles avaient été initialement écrits en grec, leurs auteurs ne seraient pas allés chercher une locution hébraïque pour, ensuite, la traduire en grec ; ils auraient tout simplement utilisé directement le nom grec de la Phénicie Φοινίκη (Phiniki).

Malgré tout le soin apporté à ce travail, il ne résout sans doute pas la totalité des questions que nous pose le texte sacré. Une chose est en tous cas certaine : le fait que tous ces passages bizarres, obscurs, illogiques, allant même parfois jusqu'au non-sens, deviennent parfaitement clairs, cohérents et compréhensibles dès que l'on cherche, et trouve, le mot hébreu, ou l'expression, qui devait se situer à l'origine, constitue une preuve irréfutable de ce que les Evangiles ont été écrits d'abord en hébreu (ou en araméen, mais je ne pense pas que dans l'état actuel de nos connaissances et compte tenu de l'extrême similitude des deux langues, il soit vraiment possible de se prononcer).

Francis Marion

A propos de la position des linges...

Mademoiselle Ducatillon nous a écrit pour nous proposer une nouvelle traduction du verset de l'Evangile de Saint Jean qui, nous dit-elle, « serre de très près le texte grec. Elle souligne que les propositions μετὰ et χωρίς ont le même complément, le génitif τῶν ὀθονίων. Elle tient compte du mouvement marqué par εἰς suivi de l'accusatif ἕνα τόπον. »

Suffisait-il à Jean de constater que le corps de Jésus, le matin de Pâques, n'était plus dans le tombeau, pour croire à sa résurrection? Non, il fallait aussi qu'il observe les othonia (linges) laissés là, et plus particulièrement l'un d'eux, le soudarion (serviette) transformé en mentonnière et ayant conservé la forme ovale du visage qu'il avait entouré.

Jean 20, 7 « Il observe les linges aplatis et la serviette qui était sur la tête de Jésus, non pas aplatie au milieu des linges, mais séparée d'eux, mise, enroulée sur elle-même, en position isolée. »

Jean 20, 8 « ... Il vit et il crut »

Jeanne Ducatillon

L'Évangile de Marc, souvenirs de Saint Pierre ?
Les Actes des Apôtres vers 60-62, donc l'Évangile de Luc vers 58-60
Conférence de Cambrai

Il s'agit, nous le rappelons, d'une conférence prononcée en 1986 par l'abbé Carmignac quelques mois avant sa disparition. Enregistrée, nous avons préféré, sur la demande de Mademoiselle Demanche, garder ses mots authentiques c'est-à-dire un style oral. Voici le passage suivant celui du dernier numéro. Nos lecteurs se souviendront sans doute en le lisant de l'article de Monsieur Paul Bousset sur « l'historicité des Actes des Apôtres » paru dans le numéro deux des Nouvelles.

Une chose qui peut avoir son importance aussi, c'est que je pense que de ces quatre auteurs-là [Mc 1, 16 : Pierre et André, et Jacques et Jean, ndr] eh bien, nous pouvons savoir quel est celui qui a écrit l'Évangile de Saint Marc. Jean, non : il a écrit un autre Évangile d'un tout autre style. Jacques, la tradition ne lui attribue rien, André non plus. Il ne reste que Pierre.

Et nous avons un témoignage du début du deuxième siècle qui nous dit que Marc était le traducteur – héraumèneutês – de Pierre. Et par conséquent je pense - alors là ce n'est plus sur le plan directement scientifique, c'est mon impression personnelle - je pense qu'en réalité le deuxième des Évangiles, est, en réalité, l'Évangile de Saint Pierre, que c'est Saint Pierre qui nous a écrit ses souvenirs, et qu'il a été traduit en grec par Saint Marc. Et malheureusement, malheureusement, c'est le nom du traducteur qui est resté attaché au texte grec et non pas le nom de l'auteur qui aurait dû être attaché au texte hébreu. Et il est bien certain que si la tradition avait porté *Deuxième Évangile, l'Évangile de Pierre*, à ce moment-là pour bien des gens, il aurait eu une tout autre valeur. Je regrette qu'on lui ait donné le nom de *L'Évangile de Marc* parce que le texte grec a été produit par Marc qui traduisait de l'hébreu. Et alors là je vous le dis, le fait que le deuxième Évangile soit écrit par Pierre, là ce n'est pas une chose scientifique, je ne peux pas le prouver scientifiquement, c'est mon impression. Je vous la donne telle qu'elle est. Si vous ne l'admettez pas, cela n'enlève rien à la valeur de témoignage du deuxième Évangile qui a été écrit par quelqu'un qui raconte ce qu'il a vu et les choses dont il a gardé le souvenir.

Et ensuite quelle date peut-on donner à tous ces Évangiles-là ? Je vous l'ai dit, la date que l'on a actuellement, par exemple dans la traduction œcuménique de la Bible – et je peux la critiquer : j'y ai collaboré, mais on n'a pas voulu tenir compte de mon avis sur bien des points, ça c'est sûr – mais c'est là qu'on vous donne Marc vers 70, et Matthieu et Luc vers 80-90. Or on peut prouver, et je vous dis, ces dates ne reposent sur rien, sur aucun argument scientifique. Mais on a des arguments scientifiques en sens inverse et je vais vous le montrer, en partant des Actes des Apôtres.

Les Actes des Apôtres s'interrompent d'une façon abrupte pendant la captivité de Paul à Rome. On a raconté tout en détail, le voyage par la mer, les vents qui soufflaient, ce que le capitaine du bateau..., les manœuvres qu'il disait de faire... Enfin le voyage de Césarée à Rome est raconté avec des détails incroyables de précision. Et puis Saint Paul arrive à Rome, il prend contact avec les chefs juifs qui lui disent : Non, on n'a pas reçu de lettres contre toi, non, non. Et Saint Paul reste là

à recevoir les gens qui voulaient le voir et c'est fini. Les Actes des Apôtres s'arrêtent là. Manifestement les Actes des Apôtres ont été écrits par quelqu'un qui a participé au voyage de Saint Paul. D'ailleurs dans une bonne partie des textes à partir d'un certain moment l'auteur des Actes dit « nous ». Nous avons vu, nous avons fait ceci, etc. ... donc il était du voyage. Et les Actes sont interrompus pendant la captivité de Saint Paul à Rome. Cette captivité a eu lieu entre 60 et 62 et les dates de Saint Paul sont très précises, car on a retrouvé au début de ce siècle-ci une inscription en Grèce qui indique à quelle date Gallion y était procureur : en 51. Or nous savons par le récit des Actes que Saint Paul à Corinthe, a été jugé par Gallion. Nous pouvons donc avoir là une date très précise pour le passage de Saint Paul à Corinthe et donc on peut après ça dater, avant et après, tout le reste de la vie de Saint Paul. Elle est datée de façon à peu près indiscutable. Donc les Actes des Apôtres se sont terminés entre 60 et 62 quand Saint Paul était encore prisonnier à Rome. Et on n'indique même pas s'il sera jugé, s'il sera libéré, s'il reviendra. Non, ça s'arrête comme ça. L'auteur écrit les choses jusqu'au jour où il en est, et puis c'est resté là, puis voilà.

Or les Actes des Apôtres commencent par un prologue, dédié à Théophile - tout comme l'Evangile que nous avons vu tout à l'heure - et quand dans cet ouvrage, l'auteur en dédiant le livre à Théophile lui dit : « Dans mon premier livre »... n'est-ce pas, c'est donc que c'est le deuxième livre, et l'unité de style entre l'Evangile de Saint Luc et les Actes des Apôtres est manifeste. Et c'est d'ailleurs pas tellement ça qui est contesté. Donc l'Evangile de Saint Luc a été écrit avant les Actes des Apôtres, les Actes des Apôtres ont été écrits entre 60 et 62. Or les Actes des Apôtres semblent bien avoir été écrits, commencés, à Césarée où Saint Paul a été prisonnier pendant deux ans de 58 à 60. Les Actes des Apôtres semblent bien commencer à Césarée, continuer pendant le voyage, pendant la traversée, et puis au début du séjour à Rome et puis s'arrêtent là : si donc l'Evangile est antérieur à ce récit-là, il faut qu'il ait été écrit au plus tard pendant la captivité de Saint Paul à Césarée entre 58 et 60. Ça nous fait donc une date assez précise pour l'Evangile de Luc. Ça se comprend assez facilement : Saint Luc était à ce moment-là à côté de Saint Paul. Et vous savez que les prisonniers dans l'antiquité, le gouvernement ne les nourrissait pas. Il fallait que ce soit la famille de chaque prisonnier qui le nourrisse, autrement on ne lui donnait rien à manger. Alors il fallait bien que quelqu'un s'occupe de Saint Paul. Bon, c'était Saint Luc qui était à ses côtés. Pendant les deux ans où il a eu à s'occuper de Saint Paul, Saint Luc n'avait peut-être pas tellement d'autres choses à faire, il avait largement le temps de composer son Evangile, d'autant plus que Césarée n'est pas loin de Nazareth, et il se trouve que l'Evangile de Saint Luc a plus que les autres des renseignements sur ce qui s'est passé à Nazareth. Bon, voilà pour cet Evangile-là.

Jean Carmignac

Monsieur de Pontcharra nous écrit :

« Je m'intéresse au travail du Général de Nanteuil sur la date de naissance de Notre Seigneur. Je crois qu'il avait reçu l'aide du Père Carmignac. Savez-vous si celui-ci a écrit sur le sujet ? »

Un de nos adhérents connaît-il la réponse ?

Remarques sur la méthode historico-critique

*Nos lecteurs trouveront ci-dessous un extrait d'une importante conférence que depuis longtemps nous désirions leur faire connaître. Elle a été donnée le 4 août 1998 lors du Séminaire d'été de la Ligue vaudoise, puis publiée sous forme d'article dans Contrepoison (n°5) des Cahiers de la Renaissance Vaudoise et enfin dans Résister et Construire de décembre 1998. Son auteur Bertrand Rickenbacher est protestant, il analyse de façon remarquable les procédés, tenants et aboutissants de la méthode historico-critique, constante préoccupation pour notre association, qui ne la confond pas avec une démarche réellement scientifique prenant en compte **toute** la réalité.*

. Nous le remercions de nous autoriser à publier un extrait de ce texte que nous regrettons vivement de ne pas offrir en entier. Toutefois nous enverrons la version intégrale à qui en fera la demande.

[Précisons que par « paradigme critique » l'auteur entend celui de la méthode historico-critique qui présuppose que « la raison humaine est la mesure de toutes choses », que « tout ce qui est rationnel est réel, tout ce qui est réel est rationnel » et qu' « il en a toujours été ainsi »].

Selon Jean Zumstein, trois éléments caractérisent l'éthique historico-critique : l'honnêteté intellectuelle, la liberté de recherche ainsi que l'exigence de rationalité et de clarté. Ces trois points sont particulièrement intéressants dans la mesure où ils permettent d'apprécier les rapports entretenus par les théologiens se situant à l'intérieur du paradigme critique avec ceux qui n'y sont pas.

Le premier trait éthique est l'honnêteté intellectuelle. L'auteur développe ce point de la façon suivante : « Il faut entendre par là l'attitude qui consiste à accepter tout résultat établi par l'enquête et à n'en exclure aucun *a priori*. » L'intention est louable et mérite d'être saluée. Il est cependant malheureux de constater que son champ d'application se limite au paradigme critique. En effet, on acceptera tout résultat établi par l'enquête, pour autant qu'il ne mette pas en cause le rationalisme de la méthode. Ainsi, on acceptera toutes les exégèses portant sur le récit de tel miracle, sauf une : celle qui avancera que les choses se sont réellement passées comme l'affirme l'évangéliste. Nous l'avons vu, les *a priori* philosophiques de la méthode interdisent d'envisager que des événements surnaturels puissent être réels ; on n'exclut donc aucun résultat *a priori*... sauf un : que ce que disent les Evangiles soit vrai. Si tel était le cas, il faudrait en effet changer de présupposés et de système de pensée, opération inconfortable s'il en est.

Le deuxième élément de la déontologie critique est la liberté de recherche. Voici ce qu'en dit Zumstein :

« Concrètement, cela signifie qu'aucune question ne saurait *a priori* être exclue de l'enquête à mener ; qu'aucune méthode, pour autant qu'elle soit fondée, ne saurait être interdite, qu'aucun document ne saurait être soustrait à l'attention du chercheur. La liberté revendiquée par et pour le travail scientifique est inséparable de la tolérance. Elle implique aussi bien l'acceptation de la coexistence d'opinions différenciées que le risque inévitable de l'erreur. »

Il est possible que ce principe soit appliqué au sein du paradigme critique. Pour ceux qui refusent d'entrer dans cette perspective, un autre principe prévaut : celui du *totalitarisme de l'édredon*, ou de *la censure qui ignore*. Cette censure totalitaire peut prendre deux formes, le silence ou le mépris. On laissera des théologiens n'adhérant pas au paradigme critique faire leurs recherches, mais on se gardera bien de considérer avec quelque sérieux leurs travaux. Au mieux, on fera mine de les ignorer, comme c'est le cas dans *Corpus Christi*, où on assène au téléspectateur des dates de rédaction des Evangiles soumises à forte contestation sans même mentionner le fait qu'un débat existe à ce sujet. Au pire, on évacuera ces travaux sans autre argument qu'ils sont désespérément obscurantistes. Ainsi, le deuxième principe éthique de la méthode historico-critique ne s'applique réellement qu'à l'égard des personnes qui évoluent à l'intérieur du paradigme. Les autres ne méritent même pas d'être prises en considération.

Bertrand Rickenbacher

Lettres de nos adhérents

Voici la suite de la lettre envoyée par Monsieur Elmlinger, responsable, au sein d'une équipe, de la formation des catéchumènes adultes et qui nous fait part de propos qui l'ont rendu plus que perplexe...

« ... » Non ! martela-t-on, il aurait été impossible à quiconque, fût-ce à ses disciples de voir visuellement Jésus-Christ et de mettre ses mains dans ses cicatrices, car cette Résurrection n'était constatable qu'avec le regard de la foi.

Par ailleurs, m'a-t-on dit, il y avait une incohérence monumentale dans ce récit : Comment un Christ ressuscité n'aurait-il pas été reconnu par Marie ou par ses autres disciples ? Et comment aurait-il pu se trouver au milieu d'eux, dans le Cénacle alors que la porte était fermée à clé ?

En fait, m'expliqua-t-on, cette incohérence, qui n'était qu'un montage, avait été voulue par les Evangélistes afin, d'une part, de faire comprendre à ces gnostiques qu'étaient les païens grecs, que le corps n'était pas méprisable et surtout pour que d'une façon « subliminale » (le mot est de moi) les lecteurs réalisent que cette incohérence signifiait qu'une lecture littérale devait être rejetée.

Bref, le croyant « libéré », devait comprendre qu'il fallait mettre entre parenthèses ces rajouts didactiques qui ne reflétaient en rien ce qui s'était passé et qu'il devait donc considérer la Résurrection comme un phénomène uniquement perçu par la foi.

Quant à moi, j'ai compris qu'on tenait là, devant nos catéchumènes, un discours totalement hérétique.

P.S. Ma lettre n'est pas polémique ; elle n'est pas agressive. En vous écrivant je cherche simplement à savoir ce que le Magistère nous demande de croire.

Luc Elmlinger

Cher Monsieur,

Le Magistère en la personne de Saint Pie X a condamné explicitement de telles propositions dans le décret *Lamentabili* que nous avons déjà cité dans le numéro 15. Il faudrait ajouter, dans le cas présent, cette affirmation qu'il y a également « réprouvée et proscrite » :

XIV « *En beaucoup de récits les évangélistes ont rapporté non pas tant ce qui est vrai que ce qu'ils ont estimé, quoique faux, plus profitable au lecteur.* »

Et quant à l'impossibilité pour les disciples de Jésus de mettre leurs mains dans ses cicatrices, il nous faut re-citer le texte de Vatican II que rappelle Mademoiselle Esquier dans l'éditorial de ce numéro : « Notre sainte Mère l'Eglise a tenu et tient fermement... »

La suite de la démonstration qui se réclame d'une « incohérence monumentale » s'appuie elle-même sur une lecture incohérente ou pour le moins étourdie des Evangiles. En effet comment la malheureuse Sainte Marie-Madeleine aurait-elle pu reconnaître Jésus? Est-il possible d'identifier quelqu'un qui se trouve derrière soi? L'Evangile (Jn 20,16) est pourtant explicite, elle « se retourne » et elle le reconnaît. Et quant à la première fois où elle l'aperçoit, mettez-vous à sa place, quand vous allez au cimetière sur la tombe d'un ami très cher que vous avez vous-même vu enterrer trois jours plus tôt, vous attendez-vous à le trouver là, déambulant tranquillement sur les lieux... ? Le reconnaissez-vous immédiatement si, de plus, vous avez les yeux brouillés de larmes et qu'il est assez distant de vous ? C'est une galéjade que de répondre oui.

Pour les autres disciples, il y a, c'est vrai, les fameux disciples d'Emmaüs que les modernistes évoquent à chaque instant, mais, semble-t-il, c'est bien par volonté délibérée que Jésus ne s'est pas fait reconnaître d'eux immédiatement. Pensez-vous vraiment qu'ils auraient écouté - le cœur brûlant - tout ce que Jésus leur a expliqué au cours de ce fameux chemin, et qu'il était si important qu'ils sachent (et nous à leur suite) : à savoir que sa mort et sa résurrection accomplissaient les Ecritures ? Très vraisemblablement ils auraient été délirants de joie et incapables de suivre quoi que ce soit, ce qu'ils ont été dès qu'ils L'ont eu reconnu. Ajoutons que c'est fort probablement la Providence qui a voulu, pour empêcher précisément les interprétations qu'on nous donne aujourd'hui de ce passage des Evangiles, qu'il soit suivi sur le papier immédiatement par cet autre (que les modernistes ont en horreur) : « C'est bien moi ! Palpez-moi, et voyez qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous constatez que j'en ai. » (Lc 24, 39)... avec les versets qui entourent cette affirmation.

Quand par ailleurs les disciples ne L'ont-ils pas reconnu ? Sur le lac de Tibériade, au petit matin alors qu'il était éloigné d'eux : « Il s'approcha » précise l'Evangile en Jn 21, 13. Juste avant cette spécification nous lisons, c'est vrai : « Aucun de ses disciples n'osait lui demander : « Qui es-tu ? » : Ils savaient bien que c'était le Seigneur. » Parbleu ! ils avaient l'expérience : déjà avant sa mort ils ne L'avaient pas reconnu dans une autre situation tout aussi ahurissante - quand Il avait marché sur les eaux - ils n'allaient tout de même pas s'offrir le ridicule de recommencer.

Là s'arrête la longue liste des disciples-ne-reconnaissant-pas-Jésus-ressuscité.

Il peut certes y avoir d'autres explications à donner à ces « non-reconnaissances ». Je ne donne que les plus évidentes qui relèvent du simple bon sens.

Reste Jésus passant à travers les portes qui démontrerait que les Evangélistes ont voulu faire passer un tout autre message que celui qui apparaît. Il faudrait faire remarquer déjà que Jésus était coutumier avant sa mort de ce genre de conduite. Il marchait sur les eaux, passait à travers ses concitoyens qui voulaient le jeter du haut d'une falaise et se transfigurait de la façon qu'on sait. Le corps de Jésus si l'on en croit les Evangiles n'a pas modifié, une fois ressuscité, ses habitudes, ni ses capacités. Ceci pour répondre à une affirmation souvent proférée que le corps de Jésus était devenu « tout autre », sous-entendant qu'il n'est pas ressuscité si ce n'est dans l'esprit de ses disciples. Insinuation qui n'est que suggérée dans les propos qu'on vous a tenus.

Pour répondre directement à ceux-ci, savez-vous que d'innombrables saints passaient à travers les portes ou se comportaient de façon similaire : Saint Antoine de Padoue, Saint François Xavier, Saint Joseph de Copertino, Saint Alphonse de Liguori, le Curé d'Ars...

Le disciple ne saurait être inférieur à son maître, si tous ces saints le faisaient pourquoi Jésus n'en aurait-il pas été capable ?

Histoires anciennes, témoins non-fiables...

Le Général Luigi Cadorna, commandant en chef des armées italiennes pendant la première guerre mondiale n'était ni un saint, ni un rêveur, et certainement tout autre chose qu'un visionnaire. C'est pourtant lui qui a raconté que le soir du désastre de Caporetto, le 9 novembre 1917, se sentant responsable et déshonoré, il s'était enfermé dans le palais Zara à Trévise, siège de l'Etat-Major, et avait donné ordre aux sentinelles de ne laisser passer personne pour aucun motif. Il s'apprêtait en effet à mettre fin à ses jours et était en train de préparer une lettre contenant ses dernières volontés, le revolver déjà prêt sur sa table... quand Padre Pio (le futur saint) qu'il ne connaissait pas, qu'il n'a reconnu que plusieurs années plus tard en découvrant sa photo dans un journal, s'est présenté en lui disant qu'il était envoyé par Dieu... L'histoire est documentée, elle s'est passée et a été rapportée en plein XX^{ème} siècle. Il faut croire que le Général Cadorna en racontant ces faits a voulu faire comprendre aux gnostiques que le corps n'était pas méprisable et d'une façon « subliminale » qu'une lecture littérale de cette incohérence devait être rejetée.

Marie-Christine Ceruti

Madame Ceruti cherche une personne, si possible de langue maternelle anglaise, qui soit bien au fait des problèmes relatifs à la reconnaissance de l'historicité des Evangiles, et qui veuille bien l'aider gracieusement pour des traductions dans cette langue. Merci de l'assistance qui pourra lui être donnée.

Nous rappelons que la cotisation à notre Association est fixée à 15,25 euros, 7 euros en cas de nécessité. Vous pouvez adresser soit un virement postal au CCP LA SOURCE 44 655 98 B, soit un chèque bancaire ou postal rédigé au nom de "Association Jean Carmignac" au siège de notre association (Editions F.-X. de Guibert) 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006, Paris. Merci de ne pas oublier votre cotisation 2003 !

La prison Mamertine

Photo de l'étage inférieur de la prison Mamertine située sur le Forum de Rome. C'est là, nous dit la tradition, que furent emprisonnés, entre autres, Jugurtha, Aristobule II, Vercingétorix et quantité de Chrétiens, parmi lesquels et en premier, Saint Pierre et Saint Paul. C'est en souvenir du premier, crucifié la tête en bas, que la croix sur l'autel est inversée. A droite de celui-ci, près du plafond, une plaque de marbre porte en italien ancien les explications suivantes :

« Ceci est la colonne à laquelle les Saints Apôtres Pierre et Paul étant liés, ils convertirent les saints martyrs Procès et Martinien, gardiens des prisons, et quarante-sept autres à la foi du Christ, qu'ils baptisèrent avec l'eau de cette source jaillie miraculeusement. »



Le puits qui recueille les eaux de cette source se trouve au premier plan à gauche de la photographie. La grille qui protège la colonne a été placée là en 1626 pour empêcher que les fidèles n'en emportent des fragments par dévotion.

C'est un Français, Jean Bonnassieux (1810- 1892), qui est l'auteur du bas-relief en bronze placé au-dessus de l'autel et qui représente Saint Pierre baptisant ses geôliers.

Mais le plus curieux et le moins connu est une fresque qui n'apparaît pas sur cette image, dont les couleurs sont extrêmement estompées, représentant la main de Dieu descendant du ciel pour couronner les martyrs. Elle a été datée approximativement du VIII^{ème} siècle mais comme elle « reprend un thème iconographique paléochrétien, elle représente aujourd'hui le témoignage le plus ancien de la transformation du monument romain en lieu de culte chrétien. »